

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

SECONDE PARTIE.

I

- Mais nos chevaux ?
- Ils passeront, je m'en charge.
- Alors, à la grâce de Dieu !...

dans toute la province ou État de Sonora et " vico versa." Les marchandises débarquées en Sonora, en fraude, passent ainsi dans l'État de Chihuahua.

— Maintenant, bonne chance et allez avec Dieu ! dit le Tambero en se découvrant et saluant les voyageurs.

Au moment où il allait franchir le seuil de la porte, don



... si vous continuez comme cela, vous mettrez du temps avant de rejoindre ceux que vous cherchez ;...

Cuchillo attendait, tenant non pas trois, mais quatre chevaux en bride ; le contrebandier lui avait confié le sien avant d'entrer dans le cuarto où se tenaient les voyageurs.

Don Luis aida dona Mercedes à se mettre en selle, puis il s'y mit à son tour.

Le Tambero, dès qu'il vit les voyageurs prêts au départ, les conduisit, après leur avoir fait traverser plusieurs cours et plusieurs « corales, » jusqu'à une porte parfaitement dissimulée dans le mur, porte donnant sur la campagne et connue seulement du Tambero et du contrebandier ; c'était par cette issue que celui-ci introduisait en fraude la marchandise qui ensuite se répandait

Luis s'arrêta, et se penchant vers le Tambero.

— Un mot, señor Carnero, lui dit-il.

— A vos ordres, Seigneurie, répondit celui-ci en s'approchant.

— Cher Señor, dit don Luis, les paroles que vous avez prononcées lorsque je vous ai remis quarante onces, me sont allées au cœur, elles m'ont prouvé que, pensant faire un marché, j'avais ébauché, sans le savoir, une bonne action.

— Seigneurie !... murmura le Tambero, il n'est que trop vrai.

— Eh bien ! cette bonne action je veux la compléter avant

quo de partir ; un jour, peut-être, je reviendrai ici, on ne peut répondre de rien...

— Ce sera une grande joie pour moi, Seigneurie, dit vivement le Tambero.

— Peut-être, répondit don Luis ; dans tous les cas, votre benicarlo m'a semblé exquis, je tiens à ce que vous m'en réserviez quatre bouteilles pour cette visite probable, et afin que vous vous en souveniez, prenez ces vingt onces.

Et il les lui mit dans la main.

— Seigneurie, s'écria le Tambero au comble de la joie et de la stupéfaction, c'est trop ! réprenez, je vous en supplie, cet or que je ne saurais accepter.

— Au revoir, señor Carnero, répondit, en lui faisant un geste de la main don Luis, en même temps qu'il rendait la bride à son cheval.

Celui-ci franchit la porte au galop, et don Luis était déjà loin que le Tambero n'était pas encore revenu du saisissement que lui avait causé cette générosité incroyable.

— Oui, oui, dit le Tambero en suivant les voyageurs du regard aussi loin qu'il lui fut possible de les apercevoir, c'est un caballero, un noble cœur ; quoi qu'il advienne, mon dévouement lui est exquis ! ce sera un heureux jour pour moi que celui où je m'acquitterai envers lui.

Le brave homme referma la porte qui se confondit aussitôt avec la muraille, et il retourna tout pensif au Tambo, pour faire part à sa femme et à ses enfants, du bonheur qui lui arrivait si à l'improviste.

En effet, c'était un véritable bonheur pour ce pauvre diable : il lui fallait payer le jour même une somme de six cents piastres ; faute de paiement, tout ce qu'il possédait allait être vendu sans remise le jour même ; il avait affaire à un de ces créanciers avec lesquels tous arrangements amiables sont impossibles ; le pauvre homme était dans la désolation.

Malgré tous ses efforts, à peine avait-il pu réunir la moitié de la somme, lorsque le hasard, ou plutôt la providence, avait conduit don Luis chez lui, pour lui éviter non seulement sa ruine imminente, mais encore le faire presque riche ; en effet, il avait reçu neuf cents soixante dix-sept piastres de don Luis, ce qui, en y ajoutant les quatre cents piastres qu'il avait réussi à réunir, lui complétait une somme de presque quatorze cents piastres.

Or, sa dette payée, il lui restait net sept cent soixante-dix-sept piastres : c'est-à-dire, dans sa position, une véritable fortune puisqu'il ne devait plus rien, et ayant cette somme devant lui, il pouvait attendre tranquillement l'époque prochaine de la foire pendant laquelle il était assuré de grands bénéfices.

Notre insistance sur ce fait, en apparence insignifiant, parce que plus tard les suites en furent très importantes.

Après avoir fait part de son bonheur à sa femme et s'être entendu avec elle, il se hâta de se rendre chez son créancier, qui déjà croyait mettre la main sur les biens de son débiteur ; il le paya jusqu'au dernier ochavo, à la grande surprise de celui-ci ; mit son reçu dans sa poche, retourna chez lui, soulagé, on le comprend, d'un poids immense, et voyant tout en rose.

Son air guilleret frappa ceux de ses voisins et de ses amis qu'il rencontra ; ils connaissaient son état de gêne, tout se sait dans un village, ils ne comprenaient rien à cette joie.

Le Tambero s'arrêta complaisamment avec eux, leur montra son reçu, et leur dit que s'il avait attendu si longtemps pour désintéresser son créancier, c'était un simple calcul de sa part, qu'il avait voulu voir jusqu'où celui-ci pousserait les choses ; après

tous les services qu'il lui avait rendus, s'il aurait le cœur de le dépouiller de ses biens ; que l'expérience avait complètement réussi et que maintenant ce faux et déloyal ami avait été démasqué par lui, ne voulant pas attendre davantage, ce qui était inutile, il l'avait payé.

Et en parlant ainsi il faisait danser dans sa poche les onces qui lui restaient.

Ses amis et ses voisins crurent ce qu'ils voulurent de cette singulière histoire ; ils semblèrent émerveillés de la conduite du Tambero ; ils étaient en train de le féliciter chaleureusement, lorsqu'un grand bruit se fit entendre au milieu de la rue, et une quinzaine de cavaliers apparurent accourant à toute bride.

Ces cavaliers, chacun les reconnut aussitôt, c'étaient des alguazils, précédés d'un grand diable à mine patibulaire qui sembla être leur chef.

Ces honorables fonctionnaires firent halte sur la Plaza Mayor : devant la maison du Cabildo, ils mirent pied à terre, en jetant des regards de travers sur les curieux rassemblés autour d'eux ; et restèrent à la porte, tandis que leur chef pénétrait seul dans le Cabildo.

Ce chef demanda l'Alcade.

Un employé lui répondit que l'Alcade déjeunait et qu'il n'aurait pas à être dérangé par ses repas.

Mais le chef des alguazils s'emporta : il dit qu'il était le secrétaire particulier du gouverneur de la Sonora, que l'affaire dont il était chargé était de la plus haute importance ; qu'il fallait absolument qu'il parlât à l'Alcade ; qu'il n'y avait pas de déjeuner qui tînt, qu'il voulait le voir tout de suite, et qu'il le verrait quand le diable devrait l'emporter.

L'employé, effrayé de ses cris et de ses menaces, finit par prier cet homme d'attendre un instant et qu'il allait avertir l'Alcade de sa présence.

L'Alcade était un Indien têtue, orgueilleux, fort riche, et détestant cordialement les blancs, quelle que fût leur nationalité ; il était fort aimé de la population de Arabichi, qu'il gouvernait depuis nombre d'années avec une grande mansuétude et un pouvoir absolu.

Il accourut furieux d'être ainsi dérangé, et, sans laisser au chef des alguazils le temps de lui adresser la parole, il l'interpella rudement et le mit vertement à sa place, en lui faisant nettement comprendre qu'il n'avait pas d'ordre à recevoir de lui ; qu'il eût à être plus convenable, s'il ne voulait pas qu'il le fit châtier séance tenante comme il le méritait, pour oser insulter un magistrat dont il était le subordonné.

L'autre, assez interloqué de la semonce, et reconnaissant qu'il avait été trop loin, baissa aussitôt la tête, fit des excuses assez embrouillées, et finit par dire qu'il était chargé d'une mission de la plus haute importance.

— Son Excellence le général don Lope de Tordesillas, dit-il d'une voix piteuse, a été assassiné par un misérable dans un gdet-apens odieux.

— Comment, le gouverneur a été assassiné ? exclama l'Alcade, voici la première nouvelle que j'apprends de sa mort, dit-il.

— Il a failli mourir, longtemps on a cru ses blessures mortelles, mais grâce à Dieu, il est sauvé maintenant.

— Tant mieux, dit l'Alcade, mais en quoi cela me regarde-t-il ?

— L'assassin s'est échappé, reprit l'autre.

— Que voulez-vous que je fasse à cela ? dit l'Alcade bourru, courez après.

— C'est ce que nous faisons, *senor*, répondit l'alguazil.
 — Eh bien ?
 — Nous savons, de source certaine, que l'assassin, après le crime commis, s'est dirigé de ce côté, il n'a qu'une heure ou deux d'avance sur nous ; il doit avoir traversé ce village ce matin même.
 — Qu'appellez-vous village ? dit l'Alcade d'un ton rogue ; sachez que Arabioli est une « villa » et non un village.
 — Excusez-moi, j'ignorais...
 — C'est bien, c'est bien, nous n'avons pas vu votre assassin, cherchez autre part.
 — Il n'est pas seul, dit l'alguazil, il est accompagné d'une femme, d'un serviteur et d'un chien gigantesque.
 — Quelle bourde me contez-vous là ? reprit l'Alcade en secouant les épaules.
 — Pardon, dit respectueusement l'employé du Cabildo en intervenant, trois voyageurs, semblables à ceux dont parle ce *Senor*, ont, en effet, traversé ce matin le village, on prétend même qu'ils se sont arrêtés au Tambo de Miguel Carnero.
 — Êtes-vous certain de ce que vous avancez, Puffiano ? demanda nettement l'Alcade d'un air de doute.
 — Oui, Seigneurie, je les ai vus de mes propres yeux.
 — Alors, c'est autre chose ; voyez, informez-vous, dit l'Alcade en congédiant l'alguazil du geste.
 — Pardon, Seigneurie, reprit cet homme avec insistance, veuillez je vous prie, prendre connaissance de cet ordre du gouverneur.
 — Bon ! pourquoi faire ? demanda l'Alcade en haussant les épaules.
 — Il est important que vous le lisiez, Seigneurie.
 — Donnez alors, fit-il d'une voix rude.
 Il prit le papier que l'alguazil lui présentait tout ouvert, et il le parcourut des yeux.
 — Oh ! oh ! fit-il, l'ordre de mettre la force armée à votre disposition ?
 — Vous voyez, Seigneurie.
 — Humph ! je n'ai qu'une vingtaine d'alguazils en tout ; je ne puis pas laisser la villa sans police.
 — Qu'à cela ne tienne, Seigneurie, je n'en prendrai que dix, du reste vous les reverrez bientôt, je ne les garderai pas longtemps.
 — Il ne manquerait plus que cela ! Enfin ! prenez-en dix et allez au diable ! vous serez cause que je mangerai mon-déjeuner froid.
 — Pardonnez-moi, Seigneurie, mais le devoir...
 — Le devoir ? le devoir ne doit pas empêcher de manger ! grommela-t-il.
 — Tandis que les alguazils se prépareront à me suivre, cet homme, ajouta-t-il en désignant l'employé, m'accompagnera si vous le permettez, jusqu'au Tambo où les voyageurs sont descendus.
 — Soit, allez et que Dieu vous bénisse ! fit-il d'un air bourru.
 — Peut-être ces voyageurs y sont-ils encore ? dit l'Alguazil Mayor.
 — Oui, prends garde de les perdre ! grommela l'Alcade en s'en allant, avec cela qu'ils l'auront attendu !
 — Voyons, *senor*, conduisez-moi, dit l'Alguazil Mayor à l'employé.
 — Le temps de donner l'ordre aux alguazils de la villa, et je suis à vous, *senor*, répondit celui-ci.

— Faites vite, songez que je suis pressé.
 L'employé ne répondit rien, il sortit et reforma la porte derrière lui.
 L'Alguazil Mayor demeura ainsi pendant un temps considérable à se morfondre, il était furieux, il comprenait qu'on se moquait de lui, et il lui était impossible de l'empêcher.
 Enfin la porte se rouvrit et l'employé reparut, en s'essuyant la bouche avec le dos de la main.
 — Vous voilà donc ? s'écria l'Alguazil en s'élançant vers lui, pourquoi me laissez-vous ainsi seul dans cette pièce ?
 — Bah ! est-ce que vous avez eu peur ? répondit l'autre en goguenardant.
 — Drôle, s'écria l'Alguazil en levant la main, vous mériteriez...
 — Prenez garde à ce que vous allez faire, l'homme, répondit résolument l'employé, je ne suis pas d'humeur à me laisser battre, il pourrait vous en cuire, j'ai exécuté les ordres de l'Alcade, il fallait bien prévenir les alguazils, maintenant c'est fait et me voilà, voulez-vous que je vous conduise au Tambo de la « Mercedes » ?
 — Le fugitif aura eu dix fois le temps de s'échapper.
 — Quant à cela, je n'y puis rien, je n'avais pas été chargé de l'arrêter ; voyons, y allons-nous oui ou non ? déidez-vous !
 — Humph ! fit l'autre en le regardant de travers, conduisez-moi.
 — Venez, ce ne sera pas long.
 Ils sortirent du Cabildo, et, suivis des autres alguazils auxquels les dix d'Arabioli étaient venus se joindre, ils se rendirent au Tambo, où ils trouvèrent le Tambero en proie à une vive colère ; celui-ci les reçut de la façon la plus désagréable.
 — Ah ça ! ils sont donc tous enragés dans ce chien de pays ? s'écria l'Alguazil Mayor désespéré de tous ces contretemps.
 — Bah ! ne vous inquiétez point, il est toujours comme cela, fit l'employé en ricannant, c'est l'homme le plus colérique que je connaisse !
 — Que voulez-vous encore ? dit d'un ton de mauvaise humeur le Tambero en les apercevant.
 — Comment encore, s'écria l'Alguazil Mayor, c'est la première fois que je vous vois et je ne vous ai encore rien dit.
 — Ce n'est pas tout cela, dit le Tambero, que me voulez-vous ?
 — Je désire savoir...
 — Savoir quoi, interrompit-il brusquement, est-ce que vous vous moquez de moi, par hasard ; est-ce que vous venez loger chez moi ? alors je vais prévenir mes gargons.
 — Nous ne venons pas loger chez vous.
 — Alors qu'est-ce que vous me voulez ? laissez-moi tranquille, j'ai autre chose à faire que de vous écouter et vous répondre !
 Et il fit un mouvement pour s'éloigner, en interpellant un de ses gargons d'un ton bourru.
 — Au nom de la loi, je vous somme de rester et de me répondre, s'écria l'Alguazil d'un ton de commandement.
 — Je n'ai rien à voir avec la loi et encore moins avec vous, entendez-vous, dit-il avec une colère croissante, d'ailleurs à votre accent, je reconnais que vous êtes un étranger, un « gringo », je n'ai rien à démêler avec les hérétiques, laissez-moi tranquille, et tournez les talons.
 L'Alguazil fut d'autant plus interloqué, que ce que disait le Tambero était vrai, il vit du coin de l'œil que l'employé ricannait et que les alguazils chuchotaient entre eux, mais il se remit

presque aussitôt, et s'approchant vivement du Tambero, il lui dit à l'oreille :

- Voulez-vous gagner vingt piastres ?
- Gagner trente piastres ? dit-il.
- J'ai dit vingt.
- J'ai entendu trente.
- Eh bien, va pour trente ! fit l'Alguazil avec une grimace.
- Que faut-il faire pour cela ?
- Me donner un renseignement.
- Pas autre chose ?
- Non.
- Venez avec moi, reprit le Tambero.

Tous deux entrèrent dans une pièce servant de bureau, dont le Tambero ferma la porte derrière lui.

- Où est l'argent ? demanda-t-il.
- Le voici ; répondit l'autre.

Et il lui remit trente piastres ; le Tambero compta deux fois la somme, puis après l'avoir enfouie dans les énormes poches de ses grègues :

— Le compte y est, dit-il. Maintenant, voyons le renseignement.

— Ce matin trois voyageurs à cheval, dont une jeune et jolie femme, suivis par un énorme molosse, ont traversé la « villa » de Arabiohi ; ils semblaient être très pressés et l'étaient, en effet ; se sont-ils arrêtés dans votre Tambo ?

— Oui, señor, répondit le Tambero avec une politesse goguenarde, ils m'ont fait l'honneur de descendre chez moi ; ils y ont même déjeuné ; il n'y a pas longtemps que leur repas est terminé.

— Très bien ! fit l'Alguazil en se frottant les mains ; alors ils sont encore ici ?

— Pardon, señor, dit sèchement le Tambero, nous n'avons traité que pour un seul renseignement, je vous l'ai donné, nous sommes quittes.

— Hein ? se récria l'autre.

— Dame ! les affaires sont les affaires ; je ne puis perdre mon temps à causer avec les voyageurs auxquels il plaît de m'interroger, cela n'en finirait plus ; ceci est un second renseignement, je ne demande pas mieux que de traiter avec vous au même prix.

— Mais c'est une indigne friponnerie ! s'écria l'autre exaspéré.

— Non, c'est un marché, mais pas d'injures, je ne les supporterai pas ; je suis chez moi, faites-y attention ; vous ne voulez pas faire un nouveau marché ? à votre aise, je ne force personne, serviteur de tout mon cœur !

Et il leva le loquet de la porte.

L'Alguazil se sentit pris ; il comprit qu'il ne gagnerait rien à discuter, il préféra transiger.

— Un moment, dit-il.

— A quoi bon ? fit l'autre, j'ai affaire.

— Je consens à vous donner encore quarante piastres.

— Ah ! voilà qui me plaît.

— Mais vous répondrez à toutes mes questions, franchement, honnêtement et sans plus de faux-fuyants.

— Humph ! quarante piastres ce n'est pas beaucoup.

— C'est à prendre ou à laisser, je ne me laisserai pas rançonner davantage par vous.

— Voilà un mot de trop, mais je suis bon homme, je ne m'en offense pas ; d'ailleurs j'aime à rendre service, dit-il avec une bonhomie goguenarde, où sont les quarante piastres ?

— Mais vous répondrez à toutes mes questions ?

— C'est convenu ; donnez.

L'Alguazil s'exécuta en soupirant.

Comme la première fois le Tambero compta deux fois la somme, puis après l'avoir fait disparaître, il dit en se grattant le nez :

— Vous allez tout savoir.

— Ce ne sera pas trop tôt, dit l'autre, avec une grimace de mauvaise humeur.

— Dame ! c'est de votre faute, dit le Tambero ; écoutez bien ce ne sera pas long.

— Allez ; j'écoute.

— Donc, ces trois voyageurs et le chien, se sont arrêtés ici. Ils ont acheté des provisions et se sont mis à déjeuner de bon appétit, dans un Quarto ouvrant sur la première cour ; je les ai laissés chez eux en train de manger ; je suis alors sorti, pour aller solder une dette importante ; quand je suis revenu, je ne les ai plus retrouvés, ils avaient laissé trois piastres sur la table du Quarto, et ils étaient partis ; voilà.

— Comment, voilà ?

— Dame, puisqu'ils étaient partis !

— Mais par où sont-ils partis ?

— Dame, par la porte, probablement.

— Ah çà ! vous vous moquez de moi à la fin ! s'écria l'Alguazil exaspéré.

— Moi ? pas le moins du monde, vous m'interrogez, je vous réponds.

— Personne ne les a vus partir ?

— Non.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Peut-être sont-ils encore chez vous ?

— Non, fit-il en hochant la tête, il est impossible de se cacher ici, ils seront alors partis du côté de la campagne.

— Vous avez donc une porte ouvrant sur la campagne ?

— Oui, elle conduit à « Totos Santos » où elle rejoint la grande route Chihuahua, en passant par « Tepachi » et « Concepcion ». C'est de ce côté que nous arrivent ici les marchands de « Chihuahua », « Cohahuila », « Nuevo León » et « Tamaulipas », à l'époque des foires.

— Il n'existe pas d'autres routes plus directes ?

— Celle-ci l'est, sauf un léger coude, pour gagner « Totos Santos » ; je n'en connais pas d'autres.

— Alors ils ont dû prendre par là ? dit naïvement l'Alguazil.

— C'est évident, fit le Tambero d'une voix railleuse.

— Sont-ils partis depuis longtemps ?

— Je ne saurais vous le dire positivement ; mais, quand je suis parti, ils avaient à peu près terminé leur déjeuner ; je suis revenu depuis à peu près une demi-heure ; ils ne doivent pas avoir une grande avance sur vous ; d'autant plus que leur chevaux paraissent assez fatigués.

— Vous m'assurez qu'ils ne sont point ici ?

— Quant à cela je vous l'affirme, d'ailleurs vous pouvez chercher ; si vous trouvez quelque chose, il n'y aura rien de fait ; je vous rendrai l'argent que vous m'avez donné.

Ce dernier argument sembla péremptoire à l'Alguazil.

— C'est bien, dit-il je m'en rapporte à vous, vous allez nous faire sortir par cette porte de la campagne.

— Comme il vous plaira.

— Venez donc, nous n'avons déjà perdu que trop de temps

— Qu'est-ce qu'ils ont donc fait ces voyageurs ?

— Ils ont assassiné le gouverneur de la Sonora !

— Oh ! les maudits ! si j'avais su cela, ils ne seraient pas sortis d'ici : ne les laissez pas échapper au moins ?

— Nous tâcherons, venez.

Ils quittèrent alors le bureau ; l'employé jugeant probablement que sa présence n'était plus nécessaire s'était retiré ; les alguazils, au nombre de vingt-cinq maintenant, avaient mis pied à terre et causaient entre eux.

— A cheval, dit leur chef en apparaissant tout à coup.

Cet ordre fut immédiatement exécuté.

Le Tambero conduisit alors la troupe armée dans une seconde cour, où se trouvait une grande porte charretière qu'il ouvrit :

— C'est par ici, dit-il, il faut appuyer sur la droite, puis tout droit devant vous ; avant une heure vous serez à Todos Santos.

— Merci ! dit le chef, en se mettant en selle d'un bond. En avant ! cria-t-il aux siens.

— Bon voyage ! dit le Tambero en ricannant.

Les alguazils s'élançèrent au galop et s'envolèrent comme une troupe de noirs corbeaux.

— Allez ! allez ! grommela le Tambero en les suivant du regard d'un air goguenard, si vous continuez comme cela, vous mettrez du temps à rejoindre ceux que vous cherchez ; c'est égal, voilà une bonne journée ! que Dieu bénisse ces pauvres voyageurs !

Sur cette réflexion charitable, il rentra chez lui et referma avec soin la porte charretière, fort satisfait d'avoir pipé soixante-dix piastres à un alguazil, ce qui était un véritable tour de force ; les alguazils prenant souvent mais ne donnant jamais !

(A SUIVRE.)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

LE TESTAMENT SANGLANTE

PROLOGUE

— Et pourquoi me l'avoir laissé ignorer ? répliqua-t-il un peu surpris.

— Parce que ma sœur était mariée à un vieillard jaloux comme Othello, et j'ai redouté ce qui n'aurait pas manqué d'arriver si je vous eusse présenté à ma chère Ottavia.

— Quoi donc ?

— Elle avait quarante ans de moins que son mari : vous êtes romanesque ; notre intimité vous eût vite autorisé à devenir son attentif ; il y aurait eu là pour elle et pour vous une source de chagrins et de périls.

— Et aujourd'hui ?

— Aujourd'hui, ce péril n'existe plus ; son vieux mari, le marquis Belperani, est mort en Sicile, il y a deux mois : Ottavia est libre.

— Votre sœur est donc bien belle ? me demanda Charles, dont l'imagination courait déjà les grands chemins.

— Vous la verrez, répondis-je froidement.

— Ah ! je commence à comprendre, interrompit le notaire, qui suivait le récit de Simon comme un homme en proie à un mauvais rêve.

— Patience ! j'aurai fini tout à l'heure, continua M. d'Arrioules : quelques semaines après, nous étions de retour à Interlaken, et je présentai solennellement le vicomte de Varni, « mon

meilleur ami, » à la prétendue marquise Ottavia Belperani ; j'avais fait la leçon à Esther ; mais qu'est-ce que notre pitoyable science, comparée au génie de ces femmes étranges ? Ces quelques semaines avaient suffi à Esther pour une métamorphose complète. Pâle, blanche, voilée dans ses habits de deuil, elle était si poétique et si belle que moi-même, dont le cœur s'est armé d'une triple cuirasse, je tressaillais parfois à ses côtés.

Quant à Charles, il ne tarda pas à devenir éperdument amoureux ; je feignis de ne pas m'en apercevoir, et c'est là que je pus admirer l'art infernal avec lequel Esther jouait son rôle. Tour à tour réservée, coquette, soumise, hautaine, mélancolique, souriante, irrésistible dans son abandon comme dans sa froideur, elle mit une année à consommer son œuvre de séduction, faisant passer son adorateur par toutes les phases de l'anxiété et de l'espérance, et le repoussant toujours sans le décourager jamais : ces alternatives nous ont conduits jusqu'à cet été.

Enfin, un beau soir, après une longue et sentimentale causerie où Esther avait déployé plus de grâces qu'il n'en fallait pour tourner la tête à un homme raisonnable, Charles de Varni, me pronant à part, m'a avoué qu'il aimait ma sœur, et qu'il serait le plus heureux des hommes, s'il pouvait obtenir sa main.

— Je le savais, ai-je répliqué avec l'accent superbe du grand maître des templiers ; si je ne suis pas allé au-devant de vos confidences, c'est qu'il y a un obstacle : Ottavia est pauvre, son vieux mari ne lui a rien laissé ; je suis moi-même sans fortune, et...

— Qu'à cela ne tienne ! je suis riche, et si je vous dois le bonheur que je rêve, je ne me croirai pas quitte en partageant avec vous.

— Langage de roman ! ai-je repris d'un air grave ; mais il y aurait un moyen de tout concilier ; on m'offre de diriger une entreprise de chemin de fer, de Palerme à Messine ; il ne me manque que les fonds nécessaires. En vous associant avec moi, vous faites ma fortune en doublant la vôtre ; car je sais, de science certaine, qu'un bénéfice net de cent pour cent est assuré dans cette affaire !

— Dès ce moment, tout ce que je possède est à vous, m'a dit Charles avec l'enthousiasme des amoureux, ces actionnaires par excellence ; il ne s'agit donc plus que d'obtenir le consentement de votre divine sœur.

— Oh ! ceci vous regarde, mon ami, ai-je répondu avec un sourire qui n'avait rien de désespérant. En effet, Charles a eu avec la fausse marquise Belperani un entretien décisif ; et après l'avoir encore une fois désolé, exalté, enivré par une gradation savante de refus, d'hésitations, de réticences et d'aveux, elle a laissé tomber de ses lèvres charmantes cette syllabe indéfinie qui veut dire « oui » pour les amants. Le lendemain, Charles, comme tous les hommes d'une imagination mobile, paraissait un peu préoccupé, au milieu de ses extases de bonheur ; je lui en ai demandé la cause.

— C'est, m'a-t-il dit, que j'ai en France un vieil ami, un tuteur que je n'ai pas vu depuis longues années, et que je désirerais revoir avant de m'enchaîner pour jamais.

— Rien de plus juste ; et comment s'appelle cet ami ?

— Maître Calixte Ermel, notaire à Arignon. Isolé, ayant à peine connu mes parents, c'est sur M. Ermel que j'ai transporté toutes mes affections, et je me croirais coupable si je ne soumettais à son approbation le projet qui va fixer ma destinée ; il a d'ailleurs entre les mains ma fortune, mes titres de famille, mes papiers : sous tous les rapports, cette entrevue me semble indispensable.

— Eh bien ! mon ami, d'ici à Genève, il n'y a que trente-six heures ; de Genève à Lyon, une nuit ; de Lyon à Avignon, une journée : on bien peu de temps, si vous le voulez, vous pouvez être auprès de M. Ermol... « Mais avant toi, avant toi j'y serai, » ni-je ajouté tout bas, comme le Bertram de Meyerbeer. C'est ainsi que tout s'est arrangé : Charles de Varni est parti d'Interlaken ; et moi, une heure après, je courais la poste en payant doubles et triples guides, pour le devancer à Avignon ; car je n'avais pas oublié les dernières paroles de mon père : « Méfie-toi de maître Calixte Ermel ; il s'est laissé gager par une sottise pitié. »

— Ainsi donc, vous le précédez de bien peu ?...

— De si peu, que j'ai failli n'arriver qu'après lui. Heureusement, à Genève, où j'ai été forcé de perdre deux heures, par suite d'un accident survenu à ma voiture, j'ai rencontré un ancien valet de chambre qui m'avait quitté depuis quelques années, et dont M. de Varni a, sans nul doute, oublié la figure ; je l'ai pris avec moi, à tout hasard, pensant qu'il pouvait m'être utile ici : je ne m'étais point trompé ; le drôle a de l'esprit ; c'est lui que j'ai chargé de s'emparer de M. Varni à l'arrivée du bateau à vapeur, et de lui faire perdre une demi-heure en le promenant, sous un prétexte quelconque, pour me donner le temps de vous parler.

Je ne sais quel moyen il aura trouvé ; mais, comme cette promenade ne peut être éternelle, je vous quitte, maître Ermel, et je me résume : Charles de Varni va venir ; il vous dira : Voulez-vous me remettre mes fonds, pour que je les confie à M. d'Arrioules ? — Il faut lui répondre : les voici. — Il ajoutera : Dois-je épouser la marquise Ottavia Belperani, sœur de M. d'Arrioules ? — Il faut lui répondre : Épousez-la.

— Jamais ! jamais ! s'écria le notaire en essayant un dernier effort.

— Vous seriez donc parjure ? reprit Simon d'une voix terrible. Vous oseriez donc désobéir aux ordres de la vicomtesse Clotilde de Varni ?

Pendant qu'il prononçait ces paroles, un dernier rayon du soleil couchant, se dégageant des nuages rougeâtres qui l'entouraient et glissant à travers les rideaux de la fenêtre, vint éclairer, d'une lueur sanglante, le portrait de madame de Varni : ce regard implacable, cette date inscrite en lettres noires sur ce cadre d'or, flamboyèrent aux yeux du notaire comme pour l'accuser de faiblesse et d'oubli.

Debout auprès de lui, et semblable à l'ange du mal, M. d'Arrioules murmurait à son oreille : Hyères, 10 octobre 1756.

— Le 10 octobre 1756 !... s'écria tout à coup M. Ermel, comme s'éveillant d'un songe, le 10 octobre !... Et c'est aujourd'hui le 25 septembre 16 !... Oui ! vendredi 25 septembre ! répéta-t-il en regardant un calendrier fixé par une épingle au coin de la cheminée.

— Eh bien ? interrompit Simon en fronçant le sourcil.

— Eh bien ! dans quinze jours le délai fatal expire ; car vous qui savez tout, poursuivit M. Ermel avec plus de force, ne savez-vous pas que madame de Varni, voulant que sa vengeance atteignit trois générations, calculant d'après les chances probables, a fixé à quatre-vingt-dix ans la durée de cette vengeance ? Oui, le 10 octobre de cette année termine ce bail épouvantable, ce testament sanglant ; le 10 octobre, Charles de Varni est sauvé !...

— Mais il nous reste quinze jours, répliqua M. d'Arrioules toujours inflexible ; c'est plus qu'il n'en faut pour en finir. Il nous reste quinze jours, et demain les fonds de M. de Varni peuvent lui être remis, et vendredi prochain il peut être fiancé à

Esther Goujon. Croyez-vous donc, monsieur, que j'avais oublié cette date, et que mes mesures n'étaient pas prises ? Croyez-vous qu'en précipitant un dénouement si lentement préparé, je n'étais pas guidé par cette voix qui me cria sans cesse : Hâte-toi ! Clotilde de Varni veut être obéie, et il n'y a pas instant à perdre !

— Oh ! grâce ! pitié !

— Non, point de pitié ! point de grâce ! Le vicomte de Varni, l'époux de cette Clotilde, mort de chagrin, eut-il pitié d'elle ? fit-il grâce à Gaston de Tervaz ?

— Oh ! monsieur, reprit le notaire les mains jointes, qu'est-ce donc que quinze jours ? Frapper Charles de Varni, lorsqu'un temps si court suffirait pour le dérober à ce malheur, pour nous délivrer de cette tâche ! N'est-ce pas un raffinement de cruauté ? Ah ! si elle pouvait parler, elle nous dirait qu'elle est assez vengée et qu'elle pardonne !

En ce moment, un coup de marteau retentit à la porte de la maison.

— Voici Charles de Varni ! dit rapidement M. d'Arrioules, il faut que je sorte sans qu'il me voie.

M. Ermel ouvrit à la hâte une petite porte masquée dans la cloison, et montra à Simon un escalier dérobé qui donnait sur le jardin ; puis, appelant un vieux domestique qui ratissait les allées

— Antoine, lui cria-t-il, fais sortir monsieur par la rue du Vice-Légit.

Avant de sortir, M. d'Arrioules, se retournant une fois en core vers le notaire et lui désignant du doigt le portrait, lui dit d'un ton impérieux :

— Ainsi que vous l'a ordonné, il y a vingt-cinq ans, Jérôme d'Arrioules, mon père, je vous ordonne aujourd'hui d'être fidèle à notre serment. Adieu, maître Ermel ! nous ne nous reverrons plus en ce monde !

M. Ermel baissa la tête ; Simon disparut. Tout ceci avait été plus rapide que l'éclair ; on entendit le bruit de la porte qui se refermait, puis des pas qui montaient l'escalier.

— C'est Charles ! c'est ce malheureux enfant ! bégaya le notaire. Et, accablé d'émotion et de fatigue, il retomba sur son fauteuil en se cachant le visage avec ses mains.

Ce n'était pas Charles ; c'était un des plus vieux amis de maître Ermel : M. Denis Beaucanteuil, adjoint.

Leurs relations d'intimité avaient résisté à leurs dissentiments politiques. M. Ermel était « légitimiste, » M. Beaucanteuil était « juste-milieu, » pour nous servir du vocabulaire encore usité en l'an de grâce constitutionnelle 1846.

Les différences qui existaient dans leurs opinions n'étaient pas moindres dans leurs personnes. La figure pâle et distinguée de M. Ermel, son regard fin et mélancolique, ses vêtements de deuil, contrastaient avec l'embonpoint triomphal, les joues rubicondes et la mise pimpante de son ami.

Pourtant ce visage épanoui avait, en ce moment, une expression de solennité et de mystère qui n'eût pas échappé à M. Ermel, s'il eût été moins troublé ; il eût aussi remarqué l'heure insolite choisie par M. Beaucanteuil, qui, pour venir le voir, avait dû retarder son dîner ! Mais tels étaient l'effroi et la douleur qu'avait laissés dans l'âme du notaire son entrevue avec Simon d'Arrioules, qu'il faisait peu d'attention à tout le reste.

— Mon cher Ermel, dit M. Beaucanteuil en prenant une pose majestueuse, permettez-moi de vous rappeler encore ce que je vous ai répété cent fois.. Avec vos diables d'opinions politiques, vous finirez par vous mettre sur les bras quelque mauvais affaire !...

— Que voulez-vous dire ?

— Oh ! vous me comprenez.

— C'est possible ; mais faites comme si je ne comprenais pas.

— Voyons, Ermel, point de diplomatie entre nous ; ce n'est pas ici le fonctionnaire public qui vous parle, c'est uniquement l'ami. Nierez-vous qu'il soit arrivé aujourd'hui même, par le bateau à vapeur, un individu qui vous était adressé, qui se réclame de vous, qui a essayé de nous donner le change sur son nom et sa qualité, mais qui n'a pu tromper la sagacité de monsieur le maire et la mienne ?...

— Et quel est cet individu ? demanda le notaire, cherchant le mot de cette bizarre énigme.

— Il prétends se nommer le vicomte Charles de Varni. Mais moi, Denis Beaucantouil, adjoint, conseiller municipal et décoré, je soupçonne ou plutôt j'affirme que c'est un officier ou un général espagnol, carliste, qui veut passer la frontière pour aller rejoindre le comte de Montemolin : j'ai dit.

Les deux interlocuteurs se regardèrent un moment ; malgré son trouble et ses angoisses, M. Ermel eut peine à réprimer une forte envie de rire.

— Et d'abord, poursuivit M. Beaucantouil d'un ton magistral, il prétend se nommer le vicomte Charles de Varni : en effet, il y avait anciennement une famille de ce nom, à laquelle vous étiez, je crois, fort attaché : mais feu le vicomte de Varni n'a-t-il pas été tué à la chasse, il y a de longues années ? Et ne m'avez-vous pas dit souvent que son fils unique s'était expatrié, avec la ferme intention de ne jamais revenir dans ce pays-ci ?

— Cela est vrai.

— Donc, première difficulté ; mais ce n'est pas tout : le voyageur en question soutient qu'il venait chez vous ; or, remarquez, singularité fort équivoque ! qu'il ne savait pas où vous demeuriez !... Ce n'est pas tout encore : un quidam, qui s'est emparé de lui à sa sortie du bateau à vapeur, et qui, sous prétexte de lui indiquer votre maison, l'a conduit à la mairie m'a dit tout bas en entrant : « Méfiez-vous de cet homme-là, et demandez-lui son passe-port. » Après quoi il a disparu.

— Ensuite ? interrompit le notaire qui commençait à écouter avec une vive émotion.

— Ensuite, après nos premières questions, auxquelles l'étranger a répondu comme les gens qui ont tort, c'est-à-dire en se fâchant, nous lui avons demandé son passe-port : il a bien fait tout ce qu'on fait en pareil cas ; il a cherché dans toutes ses poches, il s'est fouillé, il s'est emporté, il a crié au voleur ! bernaise !... Vous comprenez que nous avons été peu émus de ce petit manège : connu ! connu !

— Ainsi donc, reprit M. Ermel d'une voix tremblante d'émotion, l'homme qui accompagnait le vicomte... le soi-disant vicomte Charles de Varni, c'est celui-là même qui vous a conseillé de le retenir comme suspect et de lui demander son passe-port !...

— Justement.

Ioi M. Ermel, s'il eût été au courant du répertoire des mélodrames, aurait poussé l'exclamation obligée : Merci, mon Dieu ? — Il se contenta de rendre mentalement grâce à la Providence qui permettait que le domestique aposté par Simon d'Arrioules devint peut-être, sans s'en douter, le sauveur de Charles de Varni.

À dater de ce moment, la conversation marcha sans encombre ; c'était le notaire qui la dirigeait en ayant l'air de la subir.

— Et que concluez-vous de tout ceci ? dit-il à M. Beaucantouil aussi froidement qu'il le put.

— Vous allez le savoir : nous autres, administrateurs, chargés de veiller à la sûreté de l'État, nous sommes forcés de bien raisonner. Le comte de Montemolin a quitté la France, c'est chose notoire ; les officiers espagnols dévoués à sa cause doivent être en campagne, et nous savions qu'il devait en passer plusieurs à Avignon, ces jours-ci. En votre qualité d'incorrigible, vous êtes allé l'année dernière, à Bourges, où vous avez vu le prétendant et sa petite cour. Nul doute que vous n'ayez lié connaissance avec le personnage débarqué aujourd'hui.

Il sera resté en correspondance avec vous ; il vous aura écrit ses projets de fuite, et vous lui aurez indiqué le nom de Varni, comme mot de passe en cas d'arrestation. Le reste s'explique de soi-même ; notre homme arrive aujourd'hui par le bateau, comptant sur votre dévouement pour se procurer de l'argent, des papiers en règle, et filer de là sur Marseille ou sur Bayonne. En débarquant, il rencontre un officieux, agent de police déguisé en commissionnaire, qui le suivait probablement depuis Lyon, et qui nous l'amène : si bien qu'au lieu de maître Calixte Ermel, opinâtre ennemi du gouvernement, l'Espagnol se trouve en face de défenseurs de la sécurité publique, qui ne reculeront pas devant l'accomplissement de leurs devoirs... N'est-ce pas cela ? ne suis-je pas un sorcier ? demanda M. Beaucantouil en se caressant le menton.

— Non, non, ami, non, vous n'êtes pas sorcier, répondit le notaire avec une légère expression de malice ; mais je conviens que vous êtes un habile logicien, et que vos déductions ne manquent pas de vraisemblance.

— A la bonne heure ! vous avouez donc ? s'écria M. Beaucantouil, mis en belle humeur et souriant comme un souverain qui pardonne ; je le disais bien que c'était un Espagnol et que vous le connaissiez... je suis sûr qu'il fume le " papalito " ?...

— Non, le cigare.

— " A fortiori " ; qui peut le plus, peut le moins ! C'est un Espagnol... Comment prononce-t-il Xérès ?...

— Il ne le prononce pas.

— Pure tactique ; je le tiens pour Castillan... parions qu'il joue de la guitare !...

— Non, du piano.

— Cela revient au même ; le piano est une guitare assise.

— Beaucantouil, mon ami, vous êtes bien bel esprit !

— Ermel, mon très-cher, vous êtes bien mauvaise tête !

— Et que faut-il donc faire pour vous sembler sage ?

— Me répondre avec franchise ; ne pas lutter contre l'évidence : voyons ! vous ne niez plus, n'est-ce pas ?

— Et comment voulez-vous que je nie ? vous faites vous-même les demandes et les réponses ; d'ailleurs cet individu serait-il vraiment M. de Varni, je ne le reconnaîtrais probablement pas ; la dernière fois que j'ai vu Charles de Varni, il sortait du collège, il y a de cela près de quinze ans.

— Et quelle figure avait-il alors ?

— Ah ! répliqua le notaire, qui se souvint du premier acte de la " Pio voleuse " et du signalement de Fernando lu avec variantes par Ninetta, il avait alors le teint fort blanc et les cheveux châtain clair ; tirant sur le blond.

— Bon ! exclama M. Beaucantouil ; celui-ci est noir comme un chasseur d'Afrique, et ses cheveux ont la couleur des plumes de corbeau.

— Vous m'étonnez. Mon Varni, à moi, était petit et annonçait des dispositions à l'embonpoint.

— Bravo ! celui-ci est mince, et sa taille est de cinq pieds six pouces, ou plutôt d'un mètre soixante-cinq centimètres.

— Jo m'y perds : il avait le nez épâté.

— De mieux en mieux ! celui-ci a le nez aquilin ; tout ce qu'il y a de plus aquilin.

— Un signe sur la joue gauche...

— Pas plus de signe que sur la main !

— Enfin, je crois me souvenir qu'il bégayait.

— Bravissimo ! le nôtre parle couramment, et, qui plus est, il n'a pas le moindre accent, ajouta M. Beaucanteuil qui en avait beaucoup, je vous avoue même que je trouvais qu'il parlait trop bien pour un Espagnol, et que cela me gênait un peu dans mes conjectures, il faut croire qu'il aura appris le français à Bourges, de quelque académicien de ce pays-là.

— Mais enfin, reprit le notaire en affectant un air fort abattu, dans le doute, que comptez-vous faire ?

— Ah ! vous appelez cela le doute ! quand je viens d'enregistrer tous vos vœux !

— Des vœux ! moi ! je n'en ai fait aucun, répliqua M. Ermel, qui savait qu'un peu de résistance ne gênerait rien à la situation ; vous avez des soupçons je ne puis vous opposer des preuves ; j'ai des souvenirs, vous m'opposez des faits. soit, mais je n'avoue rien, je ne crois rien, je ne sais rien. Vos conjectures peuvent être chimériques, mes souvenirs peuvent être inexacts ; M. de Varni peut être changé : si c'est là ce que vous appelez un avoué, vous n'êtes pas difficile !

— Fort bien ; je comprends que vous ne vouliez capituler qu'avec les honneurs de la guerre ; mais en attendant, et jusqu'à plus ample informé, le prétendu vicomte de Varni, c'est-à-dire l'officier espagnol, c'est-à-dire le voyageur sans passe-port, ira loger en prison...

— Allons donc ! dit tout bas le notaire, nous avons eu de la peine à y arriver ; puis il ajouta tout haut, avec une expression de surprise et de douleur parfaitement jouée

— En prison pour un passe-port égaré ! oh ! monsieur !

— Oui, Ermel, en prison ! répéta M. Beaucanteuil, qui tenait davantage à ses idées à mesure qu'on essayait de la contredire. Mais, soyez tranquille, nous connaissons les égards dus au malheur et à la fidélité. L'imprudent étranger sera traité avec toute la politesse désirable ; il aura une bonne chambre et vous pourrez aller le voir si vous le désirez. Voilà comme nous sommes, nous ! Et pourtant vos journaux nous accusent de faire de l'arbitraire et de persécuter les gens !

— Mais si vous vous trompez ?

— Si nous nous trompons, nous le saurons bientôt ; car cet intéressant pseudonyme parle d'écrire à ses amis, afin de faire constater son identité ; alors nous lui ferons des excuses, et je vous invite d'avance à mon pavillon, où nous boirons à la santé de tous les Varni présents, passés et futurs. Mais si le susdit pseudonyme est ce que je suppose, nous n'aurons qu'à nous applaudir de notre clairvoyance, de notre fermeté ; nous aurons contribué, une fois encore, à la sécurité publique, et notre prisonnier restera sous les verroux jusqu'à nouvel ordre. Là-dessus bonsoir ! mon dîner se refroidit, et, parcequ'il plaît aux ennemis de la reine Isabelle de tenter de nouvelles équipées, ce n'est pas une raison pour que monsieur Beaucanteuil en perde le boire et le manger... Adieu donc, maître Ermel, et sans rancune ! " J'ai voulu voir, j'ai vu."

Et il sortit la tête haute et l'œil superbe, en homme qui venait de sauver la patrie.

Resté seul, le notaire se sentit si ému par ces deux scènes successives et à un caractère si différent, qu'il fut obligé de s'appuyer un moment au dossier de son grand fauteuil. Puis se remettant peu à peu, et reprenant, avec le fil de ses idées, le souvenir détaillé de ces deux étranges visites : Charles est sauvé ! s'écria-t-il, tandis qu'un rayon de joie éclairait son visage amaigri ; les lubies de cet excellent Beaucanteuil nous donnent du temps, et c'est tout ce qu'il nous fallait.

Avant que M. de Varni puisse écrire à Interlaken et recevoir la réponse, nous avons bien des jours devant nous, et cela, sans que j'y sois pour rien, sans que j'aie dit une parole, sans que personne, même M. d'Arrioules, puisse m'accuser d'avoir trahi cet horrible pacte !... M. d'Arrioules ! n'est-ce pas lui qui a tout fait ? n'est-ce pas son valet de chambre qui, pour mieux obéir à son maître... Oh ! c'est un coup du ciel ! Oui : M. de Varni en prison, tous ses projets sont forcément arrêtés...

Pendant ce temps, les jours passent, le terme approche, le 10 octobre arrive ; et alors, poursuivit le notaire avec plus d'énergie, alors tout est fini ! je suis libre ! cette chafue atroce se brise d'elle-même ! je puis parler ! je puis tout dire ! et Charles de Varni échappe pour toujours à cet affreux péril ! O mon Dieu ! soyez béni ! vous n'avez pas voulu que ce dernier crime s'accomplît !...

Et toi, Clotilde de Varni, tu es vaincue ! ton infernale puissance va rentrer dans le néant comme un spectre qui se rejette au fond de son tombeau !

La soirée avançait. A peine apercevait-on au couchant quelques bandes lumineuses, rayées de pourpre et d'opale, qui s'amincissaient de plus en plus, envahies par le sombre azur d'une nuit d'automne. M. Ermel alluma sa lampe, et, à cette tremblante clarté, il regarda autour de lui ; involontairement, sa vue s'arrêta sur le portrait de Clotilde de Varni. Cette pâle et belle figure semblait, dans son immobilité sinistre, jeter au notaire un regard de défi et de menace. Il sentit à cet aspect un nouveau frisson d'épouvante, et, tirant violemment le rideau de soie, il en couvrit cette fatale image.

Le lendemain, de bonne heure, et après une nuit fort agitée, maître Calixte Ermel se dirigea vers la prison. Il avait hâte de voir enfin le vicomte Charles de Varni.

(A CONTINUER).

INFORMATIONS

Les éditeurs sont en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1^{er} Janvier et même la file complète (brochée) de l'année dernière aux conditions ordinaires. Voyez les conditions d'abonnements.

" LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
 Payable dans le cours des trois derniers mois :
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75
 A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 10 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1050, B. de P., Montréal.

17 rue Ste. Thérèse